

La Syrie des Romains entre l'Iran et Rome

Yann Le Bohec

Professeur d'histoire romaine à l'université Paris IV-Sorbonne

Les colonnes des temples de Palmyre, le cardo d'Apamée sur l'Oronte, le poste frontière de Sergiopolis... autant de souvenirs de cette Syrie romaine qui fut, pendant plus de six siècles, au carrefour des cultures sémites, grecques et latines, route commerciale entre Rome et l'Orient, mais aussi protection contre les menaces parthes, puis perses. Nous avons demandé à Yann Le Bohec de faire la part de l'héritage romain dans la riche histoire du Levant.

Plaines côtières, montagnes et déserts

Le mot Syrie désigne, pour l'Antiquité, un territoire plus restreint que le pays qui est aujourd'hui appelé de ce nom ; il n'en recouvrait que la partie occidentale, mais il comprenait aussi le Liban actuel. Doté de frontières fluctuant au gré des conquêtes ou des besoins de l'administration, il était délimité par la Palestine et l'Arabie au sud, par la Commagène au nord et par l'Euphrate et le désert à l'est.

Du point de vue de la géographie physique, on peut distinguer trois régions. Des plaines littorales, qui s'étendent sur deux cent cinquante kilomètres dans le Liban actuel, où se concentrait la vie. En arrière, à l'est, une série de montagnes jouait un rôle de refuge et fournissait du bois, bien précieux à cette époque ; l'Amanus, l'Ansarieh, le Liban et l'Anti-Liban se succèdent du nord au sud ; ces hauts plateaux très disséqués atteignent 3 083 mètres au nord du mont Liban et enserrant des plaines intérieures comme la Beqaa ou la vallée de l'Oronte. Enfin, tout à l'est et très proche de la mer, le désert de Syrie prolonge au nord le désert d'Arabie. C'est, pour l'homme, le pays des oasis dont la plus célèbre était occupée par la cité de Palmyre. Passée la frange côtière, le climat méditerranéen devient très vite désertique et les hommes ont dû prendre en compte le problème de l'eau.

De la Phénicie à la province romaine

L'originalité de la Syrie des Romains tient surtout, comme partout, à l'histoire. Elle a été peuplée par des peuples sémitiques, les Cananéens puis les Syro-Phéniciens. Byblos, Tyr et Sidon, cités de Phénicie, ont dominé le commerce maritime pendant longtemps. Cette richesse a suscité la convoitise de voisins puissants, comme la Perse. Elle a attiré les Grecs, provoqué la conquête d'Alexandre et entraîné la domination d'une dynastie macédonienne, les Séleucides, qui a régné à partir de 312 avant J.-C. Elle a aussi séduit les Romains et c'est Pompée le Grand qui, sur les

traces d'Alexandre, a conquis ce territoire dont il a fait la province de Syrie en 64/63 avant J.-C.

L'empereur Auguste (31/27 avant J.-C. – 14 après J.-C.), ici comme ailleurs, réorganisa profondément l'administration de la Syrie. En raison du danger que représentait un puissant voisin, l'Iran des Parthes, il décida de garder la Syrie dans le lot de ses provinces lors du partage de 27, et d'y installer des troupes. Le gouverneur était un sénateur de haut rang, un ancien consul, un commandant d'armée qui portait le titre de légat impérial propréteur ; choisi par l'empereur, il le représentait et il n'était responsable que devant lui. Il était assisté par des procurateurs, qui géraient les finances de la province et celles du souverain. Il devait tenir compte d'une série de principautés plus ou moins indépendantes, auxquelles avait été laissée une certaine autonomie, à charge pour elles de lutter contre un mal endémique, le brigandage : Chalcis, Commagène, Émèse, Amanus. Une des missions remplies par les successeurs d'Auguste a consisté à absorber ces États sans violences inutiles. Et ils y ont réussi.

Guerres préventives et frontière militaire

Du point de vue de l'urbanisation, la Syrie devait beaucoup à l'époque pré-romaine. Nous reviendrons sur les grands centres ; relevons seulement ici que deux colonies doivent leur statut à Auguste, Beyrouth et Héliopolis (Baalbek), et une autre à Claude (41-54), Ptolémaïs. En fait, Rome a dû résoudre un problème très grave, assurer la sécurité de la province face à un puissant voisin, les Parthes. Auguste s'essaya à la diplomatie et obtint en 19 avant J.-C. la restitution des enseignes qui avaient été prises à Crassus lors du désastre de Carrhae (54) et ensuite à Marc Antoine durant son séjour en Orient. C'est cet épisode qui est représenté sur la célèbre cuirasse d'Auguste trouvée près de Rome, dans la villa de Livie à Prima Porta. La puissance militaire devait nécessairement compléter l'action politique. La Syrie fut protégée par trois légions, la IIIa *Gallica*, la VIe *Ferrata* et la Xe *Fretensis*, par des auxiliaires et par la flotte de Syrie, soit en tout quelque trente mille hommes.

Il fallait au moins ces effectifs et, en cas de crise, le gouverneur pouvait faire appel à des renforts venus de plus loin. De fait, les combats furent nombreux, provoqués tantôt par les Parthes tantôt par Rome, la guerre préventive n'étant pas le moindre facteur de conflits. Néron (41-54) envoya Corbulon contrôler l'Arménie. Sous les Flaviens (69-96), les principautés jusqu'alors indépendantes furent pour la plupart annexées et l'armée reçut un renfort d'auxiliaires. En 113, Trajan voulut mener une grande guerre contre l'État parthe. Ses troupes, quelque cent mille hommes, pénétrèrent dans le pays ennemi, descendirent vers le sud de la Mésopotamie puis remontèrent vers le nord. Elles se trouvaient dans une situation difficile quand l'empereur décida de les quitter pour rejoindre Rome ; mais il mourut en cours de route, en 117. Son successeur, Hadrien (117-138), préféra renoncer aux conquêtes et faire la paix avec l'Iran. Il n'en installa pas moins un « pré-limes ». À l'ouest, une série de fortins assurait une protection rapprochée à la partie la plus peuplée et la plus riche de la Syrie ; au centre, l'armée romaine contrôlait des oasis et des points d'eau, et avait imposé son protectorat à la principauté de Palmyre ; à l'est, la frontière militaire s'appuyait sur l'Euphrate. Ces constructions servirent de base arrière pour la grande campagne que provoqua l'empereur philosophe, Marc Aurèle ; les légions, placées sous les ordres du co-empereur Lucius Vérus, partirent de Syrie et remportèrent d'importants succès (161-164/166).

Septime Sévère (193-211) réalisa une œuvre considérable. Il mena de front une entreprise de guerre civile contre un compétiteur, Pescennius Niger, et des guerres extérieures contre les Parthes et les Arabes, qui furent complètement vaincus. Son succès lui permit d'ajouter à l'empire les provinces d'Osroène et de Mésopotamie. La défense de cette région resta confiée à trois légions, la IIIa *Gallica*, la IVe Scythique et la XVIe Flavienne. Il divisa la Syrie en deux : Syrie Creuse ou Coele dont la capitale fut Antioche et Syrie Phénicie, avec pour capitale Émèse. Il promut deux cités, Tyr et Laodicée, au rang de colonies. Ses successeurs poursuivirent sa politique. Caracalla donna le même titre à Émèse, Palmyre et Antioche ; Élagabal fit de même pour Arca et Sidon.

Des ressources diversifiées

La richesse de la Syrie était le fruit du travail des hommes. Pour l'agriculture, il fallait utiliser toute l'eau disponible ; d'où une profusion de canaux, de barrages, d'aqueducs et de citernes. Pour le commerce, il fallait des routes ; un réseau très ancien, amélioré par les Perses, les Grecs, fut encore perfectionné par les Romains. On distingue trois axes nord-sud, la route du littoral, d'Antioche à Tyr, la route médiane, de Damas à Émèse puis Chalcis, enfin la route du désert, de Damas à Palmyre et Soura. Deux axes majeurs est-ouest les complétaient, Antioche-Soura au nord et Émèse-Palmyre au sud. Les soldats créèrent des routes pour leur usage, vers la Mésopotamie.

Au nombre des principaux produits de la Syrie, on compte les éléments de la célèbre trilogie méditerranéenne, blé, vigne et olivier. Mais le blé poussait en grande abondance, en général avec une rotation bisannuelle, et pouvait donner par exception deux récoltes par an. Les oliviers étaient partout présents, mais donnaient une huile médiocre. Le vin également ne brillait pas par sa qualité, sauf à Beyrouth et Laodicée. On trouvait partout des légumes, du coton, des épices et des plantes tinctoriales. Les montagnes donnaient du bois, cèdres et cyprès notamment. Le mont Liban avait été recouvert d'essences choisies pour la construction navale ; les forêts y étaient propriétés impériales.

L'artisanat comprenait une fabrication de céramique encore mal connue, du textile, des productions de parchemins et de papyrus, mais en petites quantités. C'est le verre, inventé au cours du Ier siècle avant J.-C. en Phénicie qui assurait la renommée de la Syrie. Ennion de Sidon fut un grand exportateur au Ier siècle après J.-C. Le commerce était alimenté par ces produits et par d'autres importations d'Arabie, d'Inde et de Chine d'où venait la soie. Des caravanes suivaient les routes ; une partie de ces activités était assurée par voie maritime : les descendants des Phéniciens n'avaient pas oublié la navigation au long cours et pratiquaient aussi bien le cabotage.

Beyrouth, Antioche, Apamée et Palmyre

Nombreuses et grandes, les villes peuvent être classées en trois grandes catégories.

Le groupe des ports est illustré par Beyrouth. À un habitat construit par des populations sémitiques sont venus s'ajouter des apports les uns grecs les autres romains. Au centre se trouvait une place, l'agora devenue forum, sur laquelle donnait une basilique. Des thermes et un théâtre assuraient les loisirs. Du point de vue religieux, la triade capitoline avait un succès normal dans la première colonie de Syrie. Le dieu de la mer, Poséidon, avait logiquement ses fidèles. La divinité la plus curieuse était appelée Astarté par les Sémites, Tychè par les Grecs et Vénus par les Romains.

Pour les villes de l'intérieur, il est impossible de ne pas mentionner Antioche et Apamée. Antioche fut une des plus grandes villes de l'empire, après Rome, en concurrence pour la seconde place avec Carthage et Alexandrie. Au centre se trouvaient une agora, avec son annexe, la basilique, jadis palais royal, et un *bouleuterion*, lieu de réunion pour les six cents membres du sénat local. La vie religieuse semble avoir été particulièrement active, avec un panthéon, temple de tous les dieux, et de nombreux sanctuaires en ville et dans le faubourg de Daphné. L'Oronte favorisait le commerce. Les loisirs étaient assurés dans des thermes, un théâtre, un amphithéâtre et un hippodrome. La proximité de la frontière avec la Perse avait imposé la présence de nombreux soldats. Antioche souffrit cependant d'un tremblement de terre en 115, d'un mauvais choix dans la guerre civile en 193-194 et de conflits religieux qui opposaient les païens aux juifs et aux chrétiens. Apamée est moins connue mais, à la suite du séisme de 115, elle fut reconstruite sur un plan géométrique. La ville, également sur l'Oronte, possédait un lac poissonneux et était dominée par une acropole. Elle possédait un des meilleurs vignobles de la région et des élevages de chevaux. La population tirait son originalité elle aussi de la présence de nombreux soldats ; elle s'enorgueillissait d'une école de philosophes platoniciens.

Le modèle le plus remarquable de ville du désert est fourni par Palmyre. Petite agglomération au

début de l'empire, dans lequel elle est entrée sous Néron, elle atteignit son apogée au II^e siècle. Et, si Caracalla lui accorda le titre de colonie, Zénobie lui donna la célébrité au milieu du III^e siècle. Le centre était également occupé par un complexe agora-bouleuterion. De larges rues à portique en partaient. La population était répartie en quatre quartiers et se regroupait autour de deux sanctuaires majeurs construits l'un pour Bêl, l'autre pour Baalshamin, divinités qui illustrent bien le caractère arabe de la population. Le commerce l'emportait sur toute autre activité économique : Palmyre était « un port du désert » (J. Teixidor).

La société syrienne

La société présentait des traits originaux. La Syrie a donné peu de sénateurs et peu de chevaliers à l'empire. Elle n'en a pas moins eu de nombreux et riches notables, comme Dexandros d'Apamée. Des vétérans s'y sont installés en grand nombre : pour prendre leur retraite, les soldats répugnaient à s'éloigner de leur ville de garnison. Les pauvres constituaient l'immense majorité de cette population. On comptera dans leurs rangs les petits artisans et les petits commerçants des villes. À la campagne, quelques métayers, surtout des colons propriétaires de fait et non de droit, sont attestés. Les ouvriers agricoles, organisés en équipes, étaient sans doute largement majoritaires. Les esclaves ne semblent pas avoir été très nombreux, sauf dans la domesticité et dans les « loisirs », prostitution et gladiature.

La culture était servie par de nombreuses langues, des langues sémitiques – syriaque, phénicien, hébreu, araméen – et des langues indo-européennes – pahlvi des Iraniens, grec, latin. Des écoles brillantes sont attestées mais on n'ose parler d'université ; la principale se trouvait à Antioche où l'on enseignait la rhétorique, le droit et la médecine. La sculpture de Palmyre, la peinture murale de Doura Europos et l'architecture traduisent ces mélanges culturels complexes. On retrouvait de semblables syncrétismes dans le domaine religieux. La Syrie a donné à l'empire plusieurs cultes, Hadad d'Héliopolis, Baalshamin, « le maître du ciel », un peu partout de nombreux Baalîm (pluriel de Baal) locaux, et surtout Atargatis, également connue sous les noms d'Astarté et de *dea Syria*. Au cours du III^e siècle, sans doute grâce à Élagabal (218-222), le dieu Soleil d'Émèse se diffusa jusque dans Rome et dans le palais impérial.

Assauts perses, incursions nomades

La crise du III^e siècle frappa durement la Syrie. À partir du règne de Gordien III (238-244), les Perses qui, en Iran, avaient pris la succession des Parthes, manifestèrent une grande agressivité. Le comble du malheur fut atteint quand l'empereur Valérien fut capturé (259) puis tué. Pour résister aux assauts de l'ennemi, devant l'incapacité du pouvoir central, les princes de Palmyre firent sécession et organisèrent la défense. Odeynath puis sa veuve, la célèbre Zénobie, créèrent un petit empire dont l'influence s'étendit jusqu'en Égypte et en Anatolie. Mais les Romains reprirent leur territoire et rétablirent leur domination.

Dioclétien divisa la Syrie, elle aussi, en plusieurs provinces, Syrie I, Syrie II, Phénicie et Phénicie libanaise, intégrées au diocèse d'Orient, lui-même faisant partie de la préfecture du prétoire d'Orient. Fatigué des guerres continuelles, détourné vers l'est par d'autres problèmes militaires et empêché dans ses tentatives par une nouvelle armée romaine plus nombreuse à défaut d'être meilleure, l'Iran des Perses se montra moins agressif. L'économie put reprendre ses progrès. Le christianisme poursuivit sa diffusion. Mais de nouvelles menaces se firent jour. Les nomades Saraceni, ceux « qui vivent sous la tente », ravageaient les terres proches du désert. À partir du milieu du IV^e siècle, l'Iran reprit ses offensives. La Syrie byzantine finit sous les coups des Arabes et de l'islam en 636, à la bataille du Yarmouk.

Yann Le Bohec

Janvier 2003

Copyright Clio 2019 - Tous droits réservés

Bibliographie



L'Orient romain. Provinces et sociétés provinciales en Méditerranée orientale d'Auguste aux Sévères (31 avant J.C. – 235 après J.C.)
Maurice Sartre
Seuil, Paris, 1991



L'armée romaine sous le haut empire. Troisième édition revue et augmentée.
Yann le Bohec
Picard, Paris, 2002



Palmyre
J. Teixidor
Paris, 1984